

Québec français



Tout est parfait
Ce qu'il reste d'eux

Chantale Gingras

Number 152, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2009). Review of [*Tout est parfait : ce qu'il reste d'eux*]. *Québec français*, (152), 102–104.

Tout est parfait Ce qu'il reste d'eux

par Chantale Gingras*

Film noir au titre ironique, *Tout est parfait*¹, réalisé en 2008 par Yves Christian Fournier (ancien participant à la *Course destination monde*, qui présente ici son premier long métrage), d'après un scénario² de l'auteur Guillaume Vigneault (en collaboration avec le réalisateur), frappe de plein cœur l'un des tabous les plus dévorants de notre société, à savoir le suicide chez les jeunes, en particulier chez les jeunes garçons.

Souhaitant de toute évidence traiter le sujet avec force et réalisme, sans faux-semblants, le film assène coup sur coup trois uppercuts au cinéphile : dès la première minute, on voit un adolescent enfonce un pistolet dans sa bouche et presser la gâchette ; à la deuxième minute, on en voit un autre pendu dans sa chambre ; à la troisième minute, on voit le corps d'un autre flottant sur la rivière. C'est ainsi que le cinéphile fait la connaissance d'Alexandre, de Thomas et de Simon, dans un silence pesant et inconfortable, avant même que le générique ne soit apparu. Il n'est donc pas étonnant que le film ait été en attente de classement passablement longtemps avant qu'on se décide à le classer parmi les 16 ans et plus. Il y a, toujours, ce fragile équilibre à maintenir entre la volonté de traiter ce sujet pour faire éclater le tabou et amener les jeunes à parler et celle, justifiée, de ne pas en faire un sujet trop sensationnaliste, qui pourrait devenir « attirant » et gagnerait de nouvelles émules. Il est difficile de dire l'effet que peut avoir le film de Fournier sur les adolescents ; il illustre certes

leur désarroi mais aussi, en même temps, leur volonté de se terrer dans le silence, comme si le cours des choses était inéluctable. Voilà pourquoi mon sentiment demeure mitigé par rapport à *Tout est parfait*, un film courageux et rempli d'audace qui, paradoxalement, ne semble pas avoir le courage de vraiment pénétrer l'œil du cyclone. Un film aussi qui, par ailleurs, d'un point de vue purement cinématographique, possède une sobriété qui sied bien au sujet... mais qui, en même temps, crée une sorte de bulle dans laquelle même le cinéphile ne parvient pas tout à fait à entrer.

Une pâle étoile

Tout est parfait raconte d'abord l'amitié de Sasha, Alex, Thomas, Simon et Josh (interprété avec justesse par Maxime Dumontier), que l'on disait inséparables. Or, la plus cruelle des séparations survient : à la suite de Sasha, qui supprime son mal-être en s'enlevant la vie, Alex, Thomas et Simon font un pacte et se suicident tous les trois le même jour, laissant Josh accuser le choc brutal de leur disparition. L'adolescent s'enferme dès lors dans un mutisme profond tout en continuant de dormir, de se lever, de manger et d'aller à la polyvalente, comme un automate, s'attachant à montrer qu'en façade *tout est parfait*. Alors que tout son entourage s'inquiète pour lui et se demande comment il est possible qu'il puisse encore fonctionner, Josh *fonctionne* et continue « la parade des apparats³ », en attendant on ne sait trop



quoi. Entre-temps, il se rapproche de Mia (interprétée par la jeune Chloé Bourgeois, talentueuse), l'ex-blonde de Sasha, avec laquelle il tente bien maladroitement de tisser des liens.

La trame narrative de *Tout est parfait* comporte de nombreuses analepses qui nous en apprennent un peu plus sur la relation que Josh entretenait avec ses amis disparus. On le voit passer du temps – littéralement – avec Alex, payé par la Ville pour dessiner des graffitis sur un vieil édifice abandonné ; écouter Thomas parler de son désintérêt total pour le golf ou l'entendre se questionner sur les agissements des papillons attirés irrésistiblement par les lampadaires ; écouter de la musique avec Sasha... On voit ensuite les cinq adolescents fumer des cigarettes en silence, faire des tours de voiture sans but ou user leur planche à roulettes sur des *half-pipe*, fixer des heures durant un feu, tous assis en silence sur l'herbe, lors d'un party où chacun s'isole dans son *trip* de drogue. Ces analepses font naître un certain malaise :

on devine que Josh est bouleversé par la disparition de ses amis mais, par ailleurs, les « échantillons d'amitié » qui nous sont présentés sont peu convaincants. Il est vrai qu'il entre souvent beaucoup d'ennui et d'oisiveté dans les moments que les groupes d'adolescents passent ensemble, qu'il y a souvent peu de mots échangés entre les garçons, particulièrement, et qu'une « bonne soirée » peut être en fait tissée d'une série de moments insignifiants... Mais je ne sais trop pourquoi, malgré le réalisme de cette amitié à cinq que dépeint le scénariste Vigneault, il semble qu'on ne peut s'empêcher de douter de la force réelle des liens qui unissaient les cinq garçons, qui semblent davantage réunis par le hasard que par une véritable communauté d'idées.

Pourtant, le générique, présenté sous forme de dessin animé inspiré des graffitis d'Alex, qui avoue un penchant inexplicable pour les cyclopes (?!), est supposé constituer une mise en abyme de cette amitié qui est au centre de l'intrigue filmique. Dans un environnement qui se veut bucolique, dominé par des verts et des bleus vifs, on voit les cinq garçons-cyclopes planer dans le ciel, les bras tendus, parachutistes sans parachute qui finissent par se rejoindre pour former une étoile à cinq branches. Or, c'est bien le seul moment du film où on est témoin d'une telle unité entre ces adolescents et, même si Mia affirme à Josh « vous étiez tout le temps ensemble, les cinq », on s'imagine plus qu'ils étaient *seuls ensemble*, si l'on veut, unis comme les cinq doigts de la main... enfoncés au fond d'une poche ! Sans souhaiter que le film donne dans le Pathos, j'aurais aimé sentir un peu plus de chair dans cette amitié, sentir un attachement un peu plus viscéral – pas nécessairement bien défini, mais au moins viscéral – entre ces jeunes qui ont, rappelons-le, conclu le pacte le plus engageant, le plus violent qui soit : celui de quitter ce monde pour aller vers l'Inconnu, terrifiant, envers et contre tout (et tous). Ici, à force de voir les garçons glander et regarder béatement les heures défiler, on a l'impression que leur suicide est davantage dû à une sorte d'automatisme irréfléchi, rappelant le fameux *si tu te jettes à l'eau, j'irai aussi...* sans trop savoir pourquoi je le ferai, ajouterais-je. Sous cet éclairage, on se dit que Mia n'a pas tort de traiter de cons ceux qui sont partis sans laisser

de mot, sur un coup de tête. Ils apparaissent plus comme des « suiveux » mous et désœuvrés que comme cinq êtres qui choisissent d'unir leur souffrance et d'y mettre radicalement fin, dans un cri de désespoir collectif.

Les murs du mutisme

Le cri des jeunes garçons, on ne l'entend jamais ; il n'est qu'évoqué à la fin du film, quand Josh se décide à lever le voile sur les circonstances de leur disparition. Les quatre adolescents sont partis sans laisser de mot d'explication à leurs parents ou à leurs amis, abandonnant ceux-ci à la douleur de ne pas savoir. Josh lui-même, dernier rescapé de la bande, refuse obstinément toutes les mains qu'on lui tend. D'abord celles de ses parents, avec lesquels il n'entretient manifestement pas de véritable relation et qui sont ni plus ni moins que des étrangers chez qui il demeure. Puis celle du psychologue de l'école, qui pourtant tente l'approche la plus compréhensive et la plus patiente qui soit, semaine après semaine. Josh ne saisit pas non plus les perches que lui tend Mia et reste silencieux même avec elle, qui pourtant pourrait bien comprendre la détresse qui l'envahit.

Josh choisit délibérément de se terrer dans sa solitude et de se laisser aspirer par le désarroi, en attendant, vraisemblablement, de ne plus arriver à supporter la réalité. Il fonce à toute vitesse vers un mur et il contemple sa course insensée, comme s'il était simple spectateur de sa propre

vie. Curieusement, il n'y a qu'une seule personne avec laquelle il tente d'entrer en contact : Henri (interprété par **Normand D'Amours**, intense), le père de son ami Thomas, lui-même prisonnier des murs de l'alcoolisme et, depuis la mort de son fils, englouti dans une profonde apathie. Josh revient toujours auprès d'Henri pour échanger deux, trois banalités et descendre une bière devant la télé sans dire un mot. C'est dans ces dialogues silencieux que Josh semble trouver un peu de réconfort... et non dans les discussions avec le psychologue qui, on le comprendra plus tard, forcent l'adolescent à confronter des démons qu'il souhaite endormir... plus en raison d'un immense sentiment de culpabilité mêlé d'orgueil que par une réelle et profonde tristesse face à la disparition de ses amis.

Ce repli de Josh dans le silence, qui court tout au long du film, a de quoi donner des frissons, puisqu'il illustre assez bien, je crois, la douleur que ressentent ceux qui pensent à la mort ou qui ont été affectés par celle d'un proche. La souffrance semble alors trop grande pour être explorée, trop complexe pour être verbalisée, trop unique pour être partagée. Cette caractéristique du film de Fournier a de quoi secouer quiconque souhaite venir en aide à une personne qui vit ces difficultés : on ne peut que partager, avec empathie, le sentiment d'impuissance des proches de Josh et vivre avec angoisse l'attente de sa chute annoncée.



Tout est musique

Au cœur de ce numéro de *Québec français* consacré à la musique, je m'en voudrais de ne pas souligner la place importante qu'occupe cette dernière dans le film de Fournier. Au risque de m'enfoncer dans les clichés, je dirai, comme plusieurs l'ont dit avant moi, que la musique est sans doute le moyen de communication le plus abondamment utilisé par les jeunes. Dans ce film, il ressort clairement que les cinq adolescents « communiquent » entre eux par la musique qu'ils écoutent ensemble (sans même la commenter) et expriment à travers elle les émotions qu'ils n'arrivent pas à verbaliser ou à clairement identifier. La volonté d'isolement de Josh est très clairement illustrée par sa propension à garder ses écouteurs collés à ses oreilles ; sa colère est aussi clairement véhiculée à travers le *heavy metal* qui se fait entendre alors qu'il se déchaîne sur le *half-pipe*. La musique lourde et triste de Patrick Lavoie, qui signe douze compositions originales pour ce film, se marie aussi admirablement bien à l'effet spirale de l'enfoncement constant de Josh, et la mélancolie des pièces du groupe post-rock montréalais Set Fire to Flames (augmentée par l'effet de délai et l'emploi prédominant d'accords mineurs) exprime en notes tout ce que les personnages ne parviennent pas à dire en mots... et donne, ainsi, un peu de prise au cinéphile laissé seul face à leurs silences.

L'amour : dernier rempart ?

Le thème de l'amour ou, du moins, de la relation, constitue la seule lueur d'espoir qui perce dans le film. On s'imagine que Josh finira par se raccrocher à la vie en constatant les promesses d'un avenir possible avec Mia, belle, sensible et forte. Or, il appert que cette relation ne va pas de soi et qu'elle comporte somme toute assez peu de chaleur. J'ajouterais que le scénario est pour ainsi dire cynique avec cette relation entre deux adolescents qu'on imagine avoir 16 ans.

Josh et Mia se voient au salon mortuaire, où a lieu la cérémonie funèbre des trois garçons. Ils décident de quitter les lieux pour aller boire quelques bières dans une carrière, non loin de là. Au terme d'un dialogue famélique, ils s'embrassent puis font l'amour, en silence et sans se regarder, à même le sol, dans ce qu'on croit être d'abord une pulsion de vie, au milieu de

toutes ces morts, mais qui se révèle être une façon comme une autre de passer la soirée. Mia se lève ensuite, laisse échapper un simple « Bye » puis monte dans sa voiture, en laissant Josh derrière, nu au milieu de la nuit et de la mine.

Leurs rencontres occasionnelles resteront marquées par cette absence de chaleur et de véritable communication. Même s'ils en viennent à se sourire et à se regarder dans les yeux, ils parlent peu, se contentent de fumer des cigarettes en silence, s'occupent à des activités futiles, comme traîner dans les magasins, sans même avoir envie d'acheter quoi que ce soit. Bref, Josh voit Mia parce qu'il n'a rien de mieux à faire et tous les deux s'occupent sans conviction... à s'ennuyer ensemble. D'une certaine façon, on peut dire que Josh réussit à reconstruire avec Mia le lien social qu'il avait avec ses quatre amis : il a trouvé, tout simplement, quelqu'un d'autre avec qui tuer le temps. Leurs seuls véritables moments de « complicité » semblent être ceux où ils partagent les écouteurs du iPod de Josh.

Pour la suite des choses...

L'une des analepses qui survient tardivement dans le film montre en revanche une conversation réelle – l'une des seules qu'on entende dans le film – entre Sacha et Josh. Sacha raconte qu'il a découvert son père pendu alors qu'il n'avait que huit ans et que cette vision n'a de cesse de le hanter depuis, et qu'il n'en peut plus de vivre avec cette image gravée en lui. Dès lors, on comprend un peu mieux son désespoir, la noirceur qu'il traîne avec lui et qui lui pèse tant qu'il ne reste à ses yeux que le suicide pour lui apporter la délivrance. Il sera donc le premier de la bande à passer de l'autre côté et les quatre autres – Josh aussi faisait partie du pacte, on l'apprend à la fin du film – se sont donné le mot pour aller le rejoindre... sous on ne sait trop quel motif. On devine évidemment qu'ils souffraient tous d'un profond mal-être, mais rien dans le film ne nous permet de savoir ce qui le constituait exactement et c'est là une lacune du film, qui pêche par ses silences : difficile de faire opérer une quelconque catharsis quand on a l'impression que quatre jeunes se sont enlevé violemment la vie tout simplement parce qu'ils souffraient d'ennui chronique...

On quitte le film avec un trop-plein de questions qui ne trouveront pas de répon-

ses – Josh lui-même dira à son psy « Pour quoi ça prend absolument une raison ? Le suicide, c'est-tu vraiment une chose grave ? ». On est certes happé par la force de ce troublant désintérêt, par ce vide profond qui colore tout le film, un vide qui se répercute dans tous les lieux minutieusement choisis (stationnements vides, carrière déserte, allées d'épicerie glauques, magasin sans clients, cour d'école déprimante, remplie de béton et de graffitis, où chaque jeune est scotché à son cellulaire ou à son iPod, ...).

J'ai pour ma part traversé *Tout est parfait* prise avec l'impression d'assister à un documentaire-réalité sur la jeunesse québécoise actuelle, désœuvrée, abandonnée à elle-même, animée d'aucune passion véritable (musique, sport, etc.), et portée par aucune valeur profonde ni par une quelconque foi en l'avenir.

On peut rester consterné devant l'ampleur de la déroute de la jeunesse d'aujourd'hui et l'apparente impossibilité de percer les murs derrière lesquels elle s'enfonce, mais on peut aussi, au sortir de ce film, être animé par un violent et durable désir de secouer cette apathie... pour que *tout cesse d'être parfaitement aligné pour concourir à la chute*. Une évidence m'est apparue : on ne peut laisser les jeunes être ces insectes, ces phalènes qui gaspillent leur vie à se cogner à de vagues lumières sans les questionner, sans leur demander pourquoi ils font cela... et sans chercher, par tous les moyens, à leur montrer que la vie est ailleurs. Qu'il y a des lumières vers lesquelles il vaut la peine de s'avancer. □

* Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Avec Maxime Dumontier, Chloé Bourgeois, Normand D'Amours et Claude Legault. Direction photo : Sara Mishara. Direction artistique : David Pelletier. Montage : Yvann Thibaudeau. Musique : Patrick Lavoie.
- 2 *Tout est parfait* vient d'être récompensé en Belgique, où il a obtenu le prix du meilleur scénario au Festival international du film francophone de Namur (début octobre 2008). En juillet dernier, le réalisateur remportait quant à lui le prix ARCA Cinéma jeunesse au Festival du film de Giffoni en Italie.
- 3 Paroles tirées de la chanson coup-de-poing « M'accrocher ? » du groupe rap Loco Locass, écrite en lien avec le film (2008).

Photos : www.sep7.ca/Tout-est-parfait.html.